

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 2

Artikel: Allons, Justine !...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



APRÈS LE NOUVEL-AN

BH ben, qu'en dites-vous, le v'là passé, le Nouvel-An. Ouf ! respirons. C'est une corvée pour tout le monde. Chacun le confessé, mais personne ne voudrait s'en passer. Il y a des corvées comme ça.

Ah ! les gosses, à la bonne heure. Qu'ils aiment le Nouvel-An et Noël, c'est bien naturel. Ce sont leurs fêtes, celles-là. Ils sont les maîtres ; ils y sont rois. Il n'y en a que pour eux. Et comme on leur cède le pas avec joie. Le Nouvel-An, sans les enfants, ne vaudrait pas pipette. Représentez-vous que nous ne soyons qu'entre nous, grandes personnes à nous présenter réciproquement des souhaits plus ou moins sincères, à nous faire des cadeaux que nous donnons et acceptons avec plus ou moins de bonne grâce et que nous disséquons après. Ah ! sans doute, si c'est une oie ou un chapon, cette dissection n'a rien de déplaisant.

Il y a les pétrots, heureusement. Ce sont eux qui donnent sa véritable signification au Nouvel-An ; eux qui en sont la joie. C'est par eux que cette fête, conventionnelle entre toutes, prend un petit air de spontanéité, d'impromptu qui la sauve.

Nous avons bientôt fait, nous autres, les grands, de nous dire tout ce que nous avons à nous dire, en telle occurrence. Après quoi, nous nous regardons un peu comme des... curieux ; parce qu'on est là et que c'est le Nouvel-An :

— Eh ! bien oui, belle journée.
— N'est-ce pas. Oh ! oui, bien belle.
— Et puis, avez-vous reçu beaucoup d'êtres ?
Etes-vous content ?
— Oh ! oui, pourquoi pas. Vous savez, à notre âge...
— Sans doute.
— A propos, tante Euphrosine va bien ?
— Oui, je vous remercie. Elle ne sort plus.
— Vraiment ! Et qu'a-t-elle trouvé ?
— Ses rhumatismes. Et puis, elle n'est plus jeune ; elle a septante ans bien sonnés.
— Oh ! alors, vous m'en direz tant. Eh ! bien, je ne la croyais pas si vieille.
— Oui, oui, septante ans. Que serons-nous à son âge ?
— Si on y parvient...

— Oui... Ça fait que voilà !...
Mais l'enfant arrive soudain. La chambre s'illumine. Les vieux se réveillent, tout souriants, tout frétilants dans leurs fauteuils. Le souvenir de la tante Euphrosine s'évapore. La conversation se ranime. Une fée ne ferait pas plus ni mieux.

Et voilà pourquoi la coutume de fêter le Nouvel-An défie les siècles et les défiera longtemps encore, bien qu'on ne puisse dire toujours de lui que s'il est le bonheur des enfants, il est aussi la tranquillité des parents.

A présent que le Nouvel-An est passé, que nous nous sommes bien bombardés de souhaits, tâchons, voulez-vous, d'en réaliser une petite partie, sinon tous, afin de maintenir chez nous, les grands, les illusions du Nouvel-An, un souvenir d'enfance.

J. M.

Un bambin de neuf ans rédige quelques phrases où il est question de l'âne. La première phrase est celle-ci : « L'âne c'est l'âne, sa femme c'est l'annette et son petit l'hanneton. »

* * *

La maîtresse a donné une leçon de géographie locale ; elle a expliqué les termes « établissements publics », « maisons locatives », etc. A l'interrogation, s'adressant à un garçon éveillé, mais souvent étourdi :

— Dis-moi, Gaston, connais-tu un des établissements publics de notre contrée ?

Gaston (promptement) : Le pissoir, sous la gare.

DIX ANS APRÈS

Couplets chantés à la réunion des contemporains de 1860, à Mézières, le 9 mai 1920.

Depuis dix ans, chers amis,
Nous attendions cette fête;
Elle eût été plus tôt faite,
Si la guerre l'eût permis.
Entrés dans la soixantaine,
N'attendons plus à demain
Ni pour dire : A la prochaine !
Ni pour se serrer la main.
Avec l'âge, la sagesse
Nous apprend à patienter;
Maintenant qu'on peut rechanter,
Donnons exemple à la jeunesse !

Quelques amis ont, hélas !
Finis par perdre patience;
Sont-ils bien mieux, en conscience,
Qu'au milieu de nous, là-bas ?
C'est là-bas près du village,
C'est au pied du clocher noir,
Qu'ils ont fait le grand voyage,
Là nous irons les revoir.
En attendant ce voyage,
Souhaitons-leur doux repos !
Pour eux, déjà, plus d'impôts;
Peut-on vouloir davantage ?

Ne regrettons pas, pourtant,
De payer toujours les dîmes;
Car en attendant, nous vimes
Des exploits exhortants.
Nous avons vécu de cartes
Deux hivers et deux étés,
Sobres autant qu'à Sparte,
Grâce à deux Neutralités.
Et nous avons vu Guillaume,
L'empereur ganté de fer,
Sous les ergots de Chantclair,
S'écrouler comme un fantôme !

On nous promet, avant peu,
Encor bien d'autres merveilles;
Lénine y passe ses veillées;
Promettre et tenir sont deux !
Il refait l'expérience
Que nul, fût-il rouge et gris,
Malgré toute sa science,
N'est prophète en son pays.
Chez nous, de pareils grands hommes
Nous promettent le bonheur;
Merci, mais c'est trop d'honneur !
Aimons mieux ce que nous sommes !

Si courbés que nous soyons,
Continuons la besogne;
Nous ne saurions, sans vergogne,
Abandonner nos sillons.
La mauvaise graine abonde,
Raison de plus pour semer,
Sans nous lasser, par le monde,
Le courage de s'aimer.
Fêtons notre soixantaine
Cœur joyeux et verre en main,
Ne comptant pas sur demain,
Répétant : « A la prochaine ! »

Ch. JUNG-CHAPUIS.

AMOUR !.. AMOUR !..

Un de nos lecteurs nous communique la lettre que voici :

« Chère Gottliebli,

» Toi pas répondre à moi, peut-être toi pas recevoir mon potret ou bien toi être fâché. Te rappelle-tu pas de mes grosse choues ou y a beaucoup place pour embrasser ; moi voudrai bien un bon becque pour Nouvelan. Moi pleurer si toi pas répondre. Che pense toi aimer une autre pas aussi jolie comme moi ; moi être chalouse et veux toi, toi touchour.

» Tu sais moi bien faire soupe et Knopflis et aussi sortir le fumier et faire fromage Emmenthal. As-tu touchour comme ça jolie moustache coupée dans les coins, moi aimer bien toi comme ça.

» Che teinbrasse touchour partout, partout. »



ALLONS, JUSTINE !..

JA jolie scène ci-dessous est extraite de la pièce-revue : *A la chotte*, de M. et Mme Matter-Estoppey, qui a été jouée avec grand succès à Montreux.

Samuel (68 ans) et Justine (65 ans) sont depuis de longues années au service de Mme Vincent Perret, vénérable rentière de 70 ans. Auprès de celle-ci vit sa petite-fille, la gentille Estelle, toute rayonnante de ses 20 printemps.

* * *

Estelle. — Viens seulement, mon brave Samuel, je vais te les faire, tes petits nœuds. Justine n'osera pas me gronder et puis, si elle gronde, eh bien, ça fera une fois de plus. Qu'en dis-tu, mon brave Samuel ?

Samuel. — Oui, oui, elle est rudement gringue depuis que...

Estelle. — Depuis quand ?

Samuel. — Depuis un pair de mois, depuis que vous êtes revenue de là-bas, de ce pensionnat.

Estelle. — Alors, c'est bien à cause de moi. Mais qu'est-ce que je lui ai fait ?

Samuel. — Oh ! directement rien, bien sûr. Mais elle vous trouve comme ça trop demoiselle, trop belle par les pieds, est-ce que je sais, moi ?

Estelle. — Ah ! elle aussi ? Et toi, Samuel, me trouves-tu aussi trop belle ?

Samuel (épanoui). — Oh ! non. Une jolie fille n'est jamais trop belle... Moi, j'aime les trucs ainsi, les garnitures. Vous ressemblez à ces portraits qu'il y a sur les journaux que Madame reçoit... Mais, il faudrait pas qu'une personne comme Justine s'avise de se costumer comme ça. Elle serait rudement pouêtue. (Un temps.) Pourtant, elle était jolie aussi dans son jeune temps, la Justine. Ah ! si elle avait voulu !

Estelle. — Voulu quoi ?

Samuel. — Se marier, pardine !

Estelle. — Eh bien, il te fallait la demander.

Samuel. — Si vous croyez que je ne l'ai pas fait ! Plutôt vingt fois qu'une ; mais elle n'a jamais dit ni oui ni non ; elle a dit comme ça qu'on a bien le temps. Il y a cinquante ans qu'elle me répond ça !

Estelle. — Mon pauvre Samuel ! Mais, pourquoi n'as-tu pas pris quelqu'un d'autre ?

Samuel (indigné). — Quelqu'un d'autre que Justine ! Mais, que pensez-vous ? Je suis honnête, moi, je fais pas comme ça des affronts au monde. Justine, c'est Justine ! Elle peut avoir des tas de défauts, mais c'est la perle des femmes. Depuis le temps que je suis dans cette maison, je n'ai jamais eu besoin de batailler le dimanche pour avoir une chemise propre ou un pantalon repétassé. Justine a été ma Providence. Oh ! elle aurait été ma femme qu'elle m'aurait pas la moitié si bien soigné. Oh ! non, en marier une autre, ça jamais !

(Il chante sur l'air de : *La bonne aventure*.)

Quand sonne l'âge de l'amour
Une voix amie
Nous dit tout bas un beau jour :
« Faut qu'tu te maries ! »
J'aimais... sans en avoir l'air
Et dans mon cœur j'ai vu clair :
Oui j'aimais Justine, ô gué,
Oui j'aimais Justine.

Sûr d'être un joli garçon
A plaisante mine,
J'ai préparé l'hameçon
Pour prendre Justine...
C'était un soir de printemps,
Elle a dit : On a le temps !
Et j'attends Justine, ô gué !
Et j'attends Justine.

*L'homme n'est qu'un papillon
Qui toujours butine
Qui peut, pour un cotillon,
Perdre une Justine...
Mais un homme comme moi
Ne sait aimer qu'une fois
Et j'aime Justine, ô gué!
Et j'aime Justine.*

*J'attends depuis cinquante ans
J'ai de la patience...
Un amoureux si constant
Mérite indulgence.
Je serai récompensé
De tout mon amour passé,
Car j'aurai Justine, ô gué!
Car j'aurai Justine.*

EMPRO

Dans le temps, les gamins s'abordaient en se disant :

— Labiscouti ?
— Legrincemouti ?
— Labiscou.
— Legrincemou.

C'est le dialogue d'un meunier et d'un tailleur. Celui-là est censé dire à celui-ci :

— L'habit se coud-il ?
— Le grain se moud-il ? demande le tailleur au meunier.
— L'habit se coud, répond le tailleur.
— Le grain se moud, dit le meunier.

* * *

Dans le même ordre d'idées, les mêmes aimaient à répéter :

— Caillenischba.
— Pinischeau.

Ce qui voulait dire : Caillie niche, bas, pie niche haut.

Ou bien encore :

— Piaôni.
— Caillabani.

Traduction : Pie a haut nid. Caille a bas nid.

Encore cette phrase pour finir :

— Un tulle à veau, mieux que d'œufs, tulle aux rats.
— ???
— Un « tu l'as » vaut mieux que deux « tu l'auras ».

Garçon ! un second grog et parlons d'autre chose.
Mérine.

**LA VENGEANCE DE PIERRE-DAVID**

II

Charles-David avait deux garçons grands et forts qui vivaient à la maison. Ils fauchaient les foins, les regaient et soignaient le bétail. Leur sœur Hélène qui était fille unique avait vingt-deux ans. Après l'avoir choyée pendant son enfance, Charles-David était devenu dur pour elle parce qu'elle aimait un jeune ouvrier menuisier sans fortune. Un soir que le député rentrait des champs, il avait vu les amoureux se parler par-dessus la palissade du verger. Alors il était entré dans une colère terrible. Hélène tremblante de peur s'était réfugiée dans sa chambre. Il l'y avait suivie. Et l'on avait entendu une voix forte, saccadée, lançant des mots brefs. En quittant sa fille il lui avait dit :

— On n'entendra plus parler de ce « sans le sou » ici, tu comprends, sinon je te chasse !

Puis il était sorti.

Timide et craintive comme sa mère, Hélène avait rompu et le jeune menuisier était parti pour l'Amérique.

Dans le village, on avait beaucoup critiqué le député. Cette intransigeance lui avait fait des ennemis. Cependant on n'osait pas le blâmer trop haut parce qu'on le craignait.

Seul son beau-frère Pierre Denis faisait exception. Un sentiment de méfiance avait toujours existé entre eux depuis le jour où Pierre Denis avait épousé la sœur de Bernoux.

Il reprochait à son beau-frère d'avoir, comme aîné, fait main basse sur tout ce qui appartenait au vieux Bernoux devenu infirme. Le sentiment d'avoir été lésé dans le partage transformait la jalousez de Pierre Denis en haine implacable.

Pierre Denis, dit le « scieur », était de taille moyenne. Il avait le visage entièrement rasé. Son teint rouge lui donnait un air de santé et de jeunesse, et, bien qu'il fût à peu près sexagénaire, il paraissait plus jeune que son beau-frère.

Il habitait une grande maison aux murs crêpis à la chaux. Sous le toit, au haut de la façade municipale, on voyait une galerie à jour. Le bâtiment comprenait l'appartement, la grange et l'écurie. Le Biollon passe tout près; de bonne heure au printemps, on entend sa grosse voix lors de la fonte des neiges. La scierie de Pierre Denis était une des mieux outillées du village. Sous le vaste hangar, on voyait, sans cesse, la grande lame d'acier monter et descendre d'un mouvement automatique divisant les « billons » en belles planches ou en solides madriers.

Pierre Denis était très aimé au village. Il avait un caractère gai, enjoué, bon enfant. En outre, par son commerce, il procurait du travail à plusieurs ouvriers de l'endroit — travail qui consistait à abattre les grands sapins, à les ébrancher puis à les descendre à la scierie sur les lourds chars de campagne. Et pendant l'absence du patron, il y avait toujours un homme sous le hangar pour régler les mouvements de la scie.

Pierre Denis avait une fille et un garçon; ce dernier, âgé de seize ans, allait au bois avec les bûcherons. Tous deux avaient conservé des relations avec leurs cousins Bernoux, malgré la brouille des deux pères. Cependant, lors du partage de la succession, Pierre Denis, voyant que son beau-frère s'était taillé la part du lion, le traita de voleur. Il y eut une scène terrible au cours de laquelle les paroles qui sèment la discorde étaient venues à leurs lèvres.

Désormais, il n'y eut plus de relations entre les deux familles. Quand on se rencontrait, on détournaît la tête pour ne pas se saluer. Dans le village, les uns prirent parti pour le député, les autres pour le scieur. Ces derniers étaient les plus nombreux. Charles David, craignant pour sa popularité, fit une tentative de réconciliation qui échoua. Le scieur voulait se venger.

* * *

Pendant qu'à la ville voisine le député payait à boire à ses électeurs, Pierre Denis préparait sa vengeance. Et tout le monde s'y attendait, car on le savait rancunier et têtu. Ayant attendu patiemment le moment propice, le scieur se dit qu'il était temps d'agir.

Vers le milieu du mois de février, il avait engagé toute une escouade de bûcherons. Ils partaient de grand matin, sac au dos, hache à l'épaule. Le travail durait toute la journée et les sapins se couchaient les uns après les autres sur le sol. Le meilleur moment était celui où l'on mangeait, assis en rond autour d'un bon feu, tandis que le vent gémissait dans la cime des arbres. On devisait sur le temps, les champs, les bois et les récoltes. Un jour on parla des élections et le nom de Charles David fut prononcé. Le scieur n'eut pas l'air d'écouter la conversation. Seulement un soir qu'il était seul sous le hangar avec Louis Gerbez, municipal, il chercha à savoir ce que l'on pensait au village des prochaines élections.

Pierre Denis entassait des débris de bois. Le soleil avait disparu derrière la montagne. Il faisait froid. Louis Gerbez qui venait souvent en journée chez le scieur écorçait un « billon ».

Alors, se relevant, Pierre Denis dit :

— C'est bientôt le jour des élections, hein Louis ! Cessant de travailler, Louis répondit :

— Dans huit jours. C'est demain l'assemblée.

Puis il ajouta :

— C'est dommage qu'il n'y ait pas un candidat de sorte à Biollens. Ton beau-frère est dans le cas d'être réélu... à moins que le candidat des conservateurs ne passe haut la main...

Le scieur lui coupa la parole :

— Crois-tu qu'il en manque des candidats. Eh ! mon Dieu, il y en a toujours assez et des meilleurs que le député.

Gerbez reprit :

— Eh bien ! je trouve qu'on devrait te nommer, ma foi ! Au village on t'aime bien, et tu es assez connu au dehors. Il y a tout un parti ici qui votera pour toi.

Le scieur réfléchit puis, après une pause :

— Oh ! moi, je n'ai pas le temps d'aller me promener à Lausanne au moment des ouvrages.

— En tous cas, dit Gerbez, tu représenterais mieux le cercle que Charles-David, qui ne dit jamais un mot au Grand Conseil. On n'est pas fier de voir son nom dans les journaux. Tu n'as qu'à me dire si tu es d'accord et le tour est joué. Demain je te propose à l'assemblée. En attendant j'irai voir les amis.

Pierre Denis achetait d'entasser son bois. Il ôta son chapeau couvert de sciure, le secoua et dit :

— Ce n'est pas que je tiens à aller au Grand Conseil. Ce que je tiens surtout, c'est que Charles-David ne soit pas réélu, tu comprends. Je serai le candidat qui l'empêchera d'arriver.

— La bonne heure.

Ayant fini son ouvrage, Louis Gerbez posa sa hache. Il n'avait jamais douté du scieur. Il savait que la vengeance viendrait un jour ou l'autre, et cela lui fit plaisir parce qu'il détestait le député. Ayant été autrefois un de ses débiteurs, il conservait un souvenir amer de toutes les menaces entendues et de tous les paupiers timbrés reçus.

(A suivre.)

JEAN DES SAPINS.

AUX « VAUDOISES »

Mesdames, Mesdemoiselles,

Avez-vous déjà un agenda pour 1921 ? Non. Eh ! bien hâtez-vous d'acheter l'*Agenda ménager romand* (Payot & Cie, éditeurs, Lausanne). Vous ne sauriez en choisir de meilleur et de plus pratique. D'ailleurs, il est publié sous la direction compétente de M. le Dr F. Porchet, conseiller d'Etat et de Mme B. Rouffy, institutrice pour l'enseignement ménager.

Dans cet agenda, une dame qui se pique d'être bonne maîtresse de maison — le plus beau titre que puisse ambitionner une femme, de quelque condition et de quelque âge soit-elle — trouve tout, mais absolument tout ce qu'elle désire y trouver. Elle ne saurait vraiment s'en passer.

Allons, Mesdames, allons, Mesdemoiselles, l'*Agenda ménager romand* vous attend.

GRAND THEATRE. — Aujourd'hui samedi, à 20 h. 15, dernière représentation du grand succès de gaieté : *Mademoiselle ma mère*, comédie en trois actes de Louis Verneau.

Dimanche, à 14 h. 15 et à 20 heures, deux dernières représentations de *Quatre-vingt-treize !* drame à grand spectacle en 13 tableaux de Victor Hugo, avec décors nouveaux, fanfare et 120 costumes spéciaux. Trente artistes, nombreuse figuration. A la matinée, le spectacle sera terminé à 17 h. 30.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, *La danse de la mort*, une histoire d'amour et de haine qui se déroule aux Indes. Le rôle principal est interprété par l'artiste russe Nazimova. Puis *Rayon d'Or*, une charmante comédie avec la vedette américaine Mary Miles.

Le Royal Biograph s'est réservé l'exclusivité pour Lausanne du film sensationnel *Le Lys brisé*, qui sera présenté prochainement.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Richard

Rue Richard, 1

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.